

DM facultatif – PCSIB – résumé type Centrale
À rendre le vendredi 07 novembre 2025

Résumer en 200 mots ce texte (de 1281 mots). Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Oswald Spengler disait que « la nature est chaque fois une fonction de la culture ». L'histoire de la notion de paysage le vérifie : jamais les Grecs n'auraient trouvé belle la montagne, et les Romains, peuple marin pourtant, redoutaient la mer comme une force étrangère. Le paysage n'est pas un morceau de nature brute. Il est le produit du regard et du travail des hommes. En outre, c'est l'homme des villes et non le paysan qui verra dans le champ cultivé (par le paysan) un paysage. Le paysage est toujours un point de vue en extériorité. Mais alors que pour les Anciens les choses de la nature figuraient une manière d'éternité, pour nous qui les soumettons à la violence de nos techniques, elles sont sous le coup imprévu d'une grande fragilité. L'appréhension de la beauté naturelle tend contradictoirement à la suppression de celle-ci – du fait même que la technique fournit les moyens de sa destruction. L'homme moderne s'aime bien davantage que la nature : les rouleaux de l'océan, les pistes de neige sont pour lui l'occasion de briller et de l'emporter. Les temps ne sont plus à la contemplation. Un producteur de télévision a fait rêver les spectateurs en leur montrant des images de terres lointaines et préservées. Mais les véhicules et gadgets les plus sophistiqués étaient utilisés pour fabriquer ces images. Ce télescopage entre le contenu supposé et les moyens pour l'obtenir est emblématique de notre culture. Les spectateurs regardent comme si la technique n'était pas là. Sans cet oubli, le charme opérerait moins. Mais l'artificialisme est à ce point intégré au regard désormais que l'on peut se demander si le charme n'opérerait pas autant, et même davantage.

De même que le trompe-l'œil représentait le comble de l'illusion picturale, le comble de l'artifice est la nature recrée de la manière la plus improbable. Au sommet d'un hôtel de luxe à Singapour, à 200 mètres de hauteur, une terrasse en forme de paquebot, vaste comme trois terrains de football, sert de piscine. Ceux qui s'y baignent, et qui ont une vue en surplomb de la mégapole asiatique, ont l'impression de nager en l'air.

Comme il n'aimait pas toujours ce qu'il faisait, en l'absence de toute nouvelle de Dieu, l'homme moderne appelait volontiers *nature* ce qui lui échappait. Amoureux nostalgique, il projetait sur elle les qualités dont il croyait sa culture dépourvue : la beauté, la bonté, l'innocence, la pureté, la vérité, la liberté. Face au naturel et contre lui, la langue l'avoue, il y a l'artificiel, le contraint, l'inquiétant, l'anormal, le monstrueux. Dans la langue commune, encore aujourd'hui (les mots ont leur inertie propre), « naturel » équivaut à évident, rationnel, logique, normal. Lorsque l'on voulait stigmatiser un crime de manière particulière, on disait qu'il était « contre nature ». L'homme moderne idéalisait son origine, qu'il voyait comme pure et parfaite. Le droit *naturel* était le meilleur des droits, la religion *naturelle*, la seule religion vraie.

L'homme moderne est mort, ainsi que la nostalgie de la nature dont il était porteur. L'homme postmoderne, qui l'a remplacé, cultive l'artificiel, le contraint, l'inquiétant, l'anormal, le monstrueux. Le naturel lui fait horreur et ce ne sont ni les slogans « verts » ni les modes « bio » qui donneront le change et feront contrepoids, bien au contraire.

La sagesse ancienne se définissait par la maîtrise de soi. Nous avons remplacé la maîtrise de soi (dévalorisée par l'injonction inverse du « se lâcher », de « s'éclater ») par la maîtrise de la nature. Cette maîtrise est censée valoir pour le sérieux général dans la vie et le travail. Aux États-Unis, celui qui entretient parfaitement son gazon au point d'en faire une espèce de moquette donne l'image de quelqu'un en qui on peut avoir confiance. En revanche, une pelouse

délaissée apparaît comme la matérialisation d'une existence négligée, elle fait aussi mauvais effet qu'une chevelure pleine de poux ou qu'une barbe mal rasée.

Lorsqu'il semble la prendre en considération, l'homme postmoderne joue avec la nature, il s'en sert comme d'un élément pittoresque, tout comme il joue avec les traditions exotiques dans un tourisme qui a complètement perdu le sens du voyage. Emblématique à cet égard sont les hôtels de glace et les cabanes dans les arbres grâce auxquels le citoyen fatigué peut endosser pour quelques jours la défroque de l'Eskimo et de Robinson. Lorsqu'il est dans la nature cet urbanisé ne peut s'empêcher d'y ajouter sa montagne de sel. Ainsi, même sous les pinèdes, les campings finissent-ils par ressembler à des parkings. Le camping léger, celui du promeneur solitaire, celui du couple de randonneurs qui plantent leur tente dans un champ le soir, après une journée de marche, et repartent le lendemain, ce camping est révolu ou ne subsiste plus qu'à l'état de résidu. Place à l'industrie.

Ce mouvement d'artificialisation de l'existence est universel. L'Extrême-Orient, japonais et chinois, n'est pas moins artificialiste que l'Occident, il le serait même à certains égards davantage. Les attentats réussis contre la nature n'y suscitent pas autant d'indignation. Quelques signes et pratiques culturels marquants – comme le rite de la contemplation des cerisiers en fleurs ou le fait que les peintres chinois ont inventé le paysage plusieurs siècles avant les Européens – ne doivent pas nous égarer. Le bouddhisme, qui a si profondément marqué de son empreinte la Chine et le Japon, considère que la « réalité » et l'existence du *moi* sont des illusions, un rêve dont il convient de s'éveiller. Les choses de la nature sont pour lui des apparences mais, à la différence des apparences du phénoménisme occidental, ces apparences ne recouvrent rien, ne cachent rien. Il n'y a pas de coulisse derrière cette scène de théâtre qu'est le monde. Le manque de sérieux, l'absence de consistance des éléments de la nature font qu'il est loisible de jouer avec elle à l'infini, en toute innocence. De ce point de vue, l'Extrême-Orient est encore plus prométhéen que l'Occident et sans les blocages historiques et culturels qu'il serait trop long de détailler ici, on peut affirmer qu'il aurait pu et dû prendre la tête de l'Histoire universelle à la place de l'Europe à la fin du Moyen Âge.

La passion japonaise pour la robotique, l'absence complète de prévention morale des Chinois à l'égard des manipulations sur le vivant (le clonage reproductif humain ne pose aucun problème éthique en Chine) ne sont compréhensibles que si l'on se rappelle le caractère à la fois antinaturaliste et antihumaniste du bouddhisme. L'ikebana (l'art des bouquets japonais) et le bonsaï sont des pratiques violentes qui transforment le végétal en signe pur. Les jardins secs des temples zen au Japon illustrent ce même paradoxe : l'amour de la nature par l'art s'exprime à travers son plus radical refus. Lors des rencontres internationales sur les questions climatiques et environnementales, les délégués japonais, aimant à exhiber leurs épingles de cravates en corail et leur portefeuille en peau de requin, exercent un travail efficace de lobbying et parviennent à mettre leur pays à l'écart des conventions internationales.

Christian Godin, *La Haine de la nature*,
chap. 1. Les manifestations de la haine de la nature, « Le triomphe de l'artifice » (2012)